



Je sentis tout à coup mon cheval qui manquait sous moi. (Page 911.)

« Pour ne pas différer plus longtemps ce que je regarde comme l'accomplissement d'un devoir sacré, je renferme dans la présente, et cela avec le plus grand plaisir, un acte de la donation que je fais à l'illustre et valeureuse légion italienne, comme un gage sincère de ma reconnaissance personnelle pour les éminents services rendus par ce corps à mon pays.

« Le don n'est, certes, égal ni aux services ni à mon désir; et cependant vous ne refuserez pas, je l'espère, de l'offrir en mon nom à vos camarades et de les informer de mon bon vouloir et de ma reconnaissance pour eux, de même que pour vous, monsieur, qui les commandez si dignement, et qui déjà, antérieurement à cette période, avec conquies, en aidant notre république, un droit si incontestable à notre reconnaissance.

« Je saisis cette occasion, colonel, pour vous prier d'agréer l'assurance de ma parfaite considération et de ma profonde estime.

« FRUCTUOSO RIVERA. »

Il y a cela de remarquable que cet excellent patriote prenait sur sa propre fortune pour nous faire ce don. Les terres qu'il nous offrait n'étaient point des terres de la République, c'était son propre patrimoine.

Aussi lui répondis-je, le 23 mai suivant, époque où sa lettre me fut communiquée :

« *Eccellentissimo signore*¹!

« Le colonel Parrodi, en présence de tous les officiers de la légion italienne, m'a remis, selon votre désir, la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire en date du 30 janvier, et, avec cette lettre, un acte par lequel vous faites don spontané à la légion italienne d'une portion de terres prises dans vos propriétés et s'étendant entre l'Arroyo de las Avenas et l'Arroyo-Grande au

1. Nous mettons en italien ces deux mots, difficiles à traduire en français, langue dans laquelle les mots *eccellent signeur* n'ont pas une signification équivalente.

nord du rio Negro; et, en outre, d'un troupeau de bestiaux, ainsi que des haciendas existant sur le terrain.

« Vous dites que le don est fait par vous comme rémunération de nos services à la République.

« Les officiers italiens, après avoir pris connaissance de votre lettre et de ce qu'elle renferme, ont à l'unanimité déclaré, au nom de la légion, qu'ils n'avaient point entendu, en demandant des armes et en offrant leurs services à la République, recevoir autre chose que l'honneur de partager les périls que courent les enfants du pays qui leur a donné l'hospitalité. Ils obéissaient, en agissant ainsi, à la voix de leur conscience. Ayant satisfait à ce qu'ils regardent simplement comme l'accomplissement d'un devoir, ils continueront, tant que les nécessités du siège l'exigeront, à partager les peines et les périls des nobles Montevidéens; mais ils ne désirent pas d'autre prix et d'autre récompense de leurs travaux.

« J'ai donc l'honneur de vous communiquer, Excellence, la réponse de la légion, avec laquelle mes sentiments et mes principes concordent complètement.

« En conséquence, je vous renvoie l'original de la donation.

« Puisse Dieu vous donner de longs jours!

« GIUSEPPE GARIBALDI. »

Les Italiens continuèrent de servir sans rétribution aucune; leur seule façon d'avoir un peu d'argent, lorsqu'ils avaient absolument besoin de renouveler telle ou telle pièce de leur habillement, était de faire le service de quelque négociant français ou basque, qui alors payait à son remplaçant à peu près deux francs de France.

Il va sans dire que, s'il y avait combat, le remplaçant combattait et se faisait tuer pour le titulaire.

VI

DISGRACE DE RIVERA.

J'ai dit quel était le plan du général Paz lors de notre sortie nocturne de Montevideo.

Ce plan, s'il réussissait, changeait la face des choses et faisait, selon toute probabilité, lever le siège à Oribe; mais, ce plan une fois tombé dans l'eau, nous revînmes à notre garnison de tous les jours, c'est-à-dire aux postes avancés qui, de part et d'autre, allaient se fortifiant de plus en plus, jusqu'à ce que nous eussions, de notre côté, une ligne de batteries à peu près correspondante aux batteries ennemies.

Sur ces entrefaites, le général Paz nous quitta et partit pour diriger l'insurrection de la province de Corrientes, et aider ainsi la cause nationale en divisant les forces du général Urquiza, qui se trouvait en face du général Rivera.

Mais les choses furent loin de tourner comme on l'espérait, et cela par l'impatience du général Rivera, lequel, sans s'inquiéter des ordres du gouvernement qui lui défendaient d'accepter une bataille décisive, accepta cette bataille et la perdit complètement dans les champs d'India-Muerte.

Notre armée de campagne fut battue; deux mille prisonniers, davantage peut-être, furent étranglés, pendus, décapités, contre toutes les lois de l'humanité et de la guerre.

Beaucoup restèrent sur le champ de bataille, d'autres furent dispersés dans les steppes immenses. Le général Rivera, avec quelques-uns des siens, gagna la frontière du Brésil, et fut, comme cause de cet immense désastre, exilé par le gouvernement.

La bataille d'India-Muerte perdue, Montevideo resta livré à ses propres ressources. Le colonel Correa prit le commandement de la garnison. Cependant le soin supérieur de la défense demeura concentré entre Pacheco et moi. Quelques-uns de nos chefs, après cette déplorable bataille, parvinrent à réunir divers détachements de soldats dispersés et firent avec eux la